

**Zeitschrift:** Jahrbuch der Sekundarlehrerkonferenz des Kantons Zürich  
**Herausgeber:** Sekundarlehrerkonferenz des Kantons Zürich  
**Band:** - (1931)

**Artikel:** La mentalité française  
**Autor:** Wittmer, Louis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-819441>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La mentalité française.

## FESTVORTRAG

von Herrn Dr. *Louis Wittmer*, Prof. an der Töcherschule Zürich,  
gesprochen an der Gründungsfeier der S.K.Z. am 5. Oktober 1930  
in der Aula der Universität Zürich.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Laissez-moi vous dire tout d'abord le plaisir que j'ai à prendre la parole devant cette assemblée des maîtres secondaires. C'est très volontiers que j'ai accepté de le faire parce que notre travail commun est de contribuer, n'est-il pas vrai, à une compréhension meilleure des pays qui nous environnent et avec qui nous sommes liés par des intérêts spirituels aussi bien que matériels.

Il m'a paru que, pour inaugurer cette belle série de leçons sur la langue et la littérature française, je ne saurais choisir un sujet plus convenable que de vous expliquer la mentalité française. Certes, la matière est vaste et il faudrait la commenter par des textes; le peu de temps qui m'est imparti ne me le permet guère. Je vous prie donc d'excuser que je passe sous silence bien des détails, si intéressants soient-ils, pour ne vous offrir qu'une vue très générale du tableau.

Essayer de comprendre un peuple est une entreprise délicate et malaisée. Elle exige quelque précaution. Que de fois n'entend-on pas dire: les américains sont hypocrites, les anglais égoïstes, les allemands de lourds rêveurs, les français des gens frivoles, dénués de principes et d'ordre! Ces jugements brefs et aussi injustes que brefs, peut-être les avons-nous prononcés nous-mêmes! Cependant, à notre époque où les voyages rapides multiplient les prises de contact, nous sentons mieux qu'auparavant leur superficialité et leur néant.

Mais quels moyens nous permettent d'aller plus au fond des choses? Tout d'abord n'oublions pas que nous ne saurions juger autrement que par comparaison, par comparaison avec ce qui nous est le plus habituel, avec ce qui nous tient le plus à cœur. Mettons-nous donc en garde contre le: «Ah! comme tout est mieux chez nous!» Ayons toujours présent à l'esprit aussi, que notre point de vue étant autre, notre jugement différera de celui que porte sur lui-même le peuple auquel nous nous intéressons. Je vous rappelle à ce propos le bruit que souleva l'ouvrage de Kaiserling: *Das Spectrum Europas*. Que de peuples se sont sentis mal jugés, qui toutefois acceptaient comme exacte la façon dont

Kaiserling avait parlé du voisin. La Fontaine l'a déjà dit dans sa fable: *La Basace*,

«Il fit pour nos défauts la poche de derrière  
et celle de devant pour les défauts d'autrui!

La difficulté n'est pas petite, vous le constatez!

Le premier moyen de bien comprendre un peuple, et le moyen qui nous intéresse surtout, nous autres maîtres, c'est l'étude de la langue étrangère. Il conviendra d'y ajouter aussitôt que possible, celle de la littérature. Mais celle-ci nous fournira un tableau avant tout historique, qu'il faudra nuancer, compléter par une prise de contact direct. Elle est une des nécessités de notre temps; pour nous autres suisses, je l'estime essentielle. Oui, là est le meilleur des moyens: voir, entendre par soi-même. Tout sera parfait, à une condition, c'est que vous prolongiez assez votre séjour pour que s'éveille et se développe en vous cette inclination à comprendre, avec sympathie même, ce qui choque vos habitudes, soit de vie pratique, soit de vie intellectuelle. Pour la France, il vous sera en outre des plus nécessaires, de vous créer des relations personnelles, si possible dans des milieux divers. Si vous parvenez à vous faire de vrais amis, des amis qui vous introduisent dans leur vie de famille, alors vous serez au meilleur poste d'observation, le seul qui vous permettra, à mon sens, de vous faire de la vie française une opinion mûrie en conscience.

C'est à ce point de vue que je me place pour vous entretenir aujourd'hui de ce que je crois être les grandes lignes de la mentalité française. Je chercherai à grouper mes observations et celles relevées ou confirmées par d'autres, en parlant tout d'abord de la famille et de la nation, puis de la civilisation, enfin des luttes politiques.

\* \* \*

Lors de votre première visite dans une famille française, vous serez frappé probablement par un certain formalisme, qui n'a du reste rien de désobligeant, vous le constaterez bientôt. Il provient de ce que les habitudes sociales sont, en France, plus cérémonieuses qu'ailleurs. Il ne vous échappera pas que, le respect par vous-mêmes de cette politesse sociale, appelle en retour une bienvenue hospitalière qui n'a pas beaucoup d'égale ailleurs. Cette hospitalité s'exprime avec une charmante bonhomie car chacun ne prétend vivre et recevoir que dans la mesure de ses moyens

et accepte ses conditions de vie avec une joyeuse facilité; promenez-vous en province ou dans les environs de Paris, un dimanche, vous en serez vite convaincus.

La famille! Tous les sentiments d'affectueuse solidarité qu'elle contient, s'exprime dans le beau mot de *foyer* qui, si souvent, résonnera à vos oreilles en France. Le foyer, c'est la cheminée, la pierre, l'âtre, le centre de la vie domestique autour duquel se groupe la famille. Il symbolise les émotions personnelles les plus fortes.

Par tradition et par méthode — et nous verrons tout à l'heure quel rôle prépondérant jouent la méthode et la tradition — la société apparaît au français comme un large groupement de familles. En un mot, l'unité sociale est moins l'individu, que le groupe familial. Aussi, pour se maintenir, ce groupe obéit-il à une discipline. Une sorte d'étiquette donne au chef de famille, une importance devant laquelle s'incline les autres membres. Au reste cette discipline, le plus souvent supportée avec bonne humeur, n'ôte rien au charme véritable, ni à la chaleur de l'affection.

Je comparerais volontiers la famille française à un clan, à une corporation. Elle est quelque chose de plus que la somme des individus qui la composent et, pour sa sauvegarde, elle a un droit primordial au dévouement complet de chacun des siens. Le premier des devoirs humains apparaît donc, non pas comme individuel, mais comme désintéressé et social. Il en est ainsi depuis des siècles et cette tradition explique la forme qu'a prise la société en France.

Au fond, ces Français soi-disant si frivoles, si fantaisistes, ont, à y regarder de plus près, de grandes qualités de gravité et de régularité. Ils savent se montrer assidus aux devoirs les moins séduisants, sans que cela les empêche de jouir de la vie.

Cette bourgeoisie française, vaste classe s'il en fut, qui s'étend du petit boutiquier aux professions les plus libérales, a des mœurs d'une étonnante fixité. Sa première vertu est la respectabilité. C'est une régularité d'une observance même parfois exagérée dans la conduite de l'existence, un désaveu, même quelque peu austère, des fantaisies, — je mets à part le milieu artiste, — aussi, malgré les nombreuses révolutions qui, au siècle dernier, ont profondément bouleversé la France, l'amour du Français pour l'ordre, joint à un conservatisme familial, ont maintenu la structure générale de la vie privée dans une ligne traditionnelle beaucoup plus forte que ne se l' imagine quelqu'un qui n'a pas vécu

un certain temps en France. Une jolie pièce de Paul Géraudy : *Les Grands Garçons* que vous avez pu voir représentée à Zurich, vous montrera bien, dans les efforts parfois comiques, parfois tragiques, du père et du fils pour se comprendre, ce que j'entends par discipline familiale et par l'emprise des parents.

Si, considéré en famille, le Français nous apparaît comme peu individualiste, il l'est d'autant plus, par contre, vis-à-vis de l'Etat. Ah ! le Français n'aime guère l'Etat ! De prime abord ce mot éveille en lui une forte défiance ; il se met sur la défensive à son égard : « L'Etat est tracassier ! »

Pas plus que l'Etat, les mots de république, républicain, ne rallient l'unanimité. Ce sont des mots de rhétorique officielle, aux yeux de certains mêmes, des expressions de l'esprit de parti. Ceci ne veut pas dire que la République n'ait point en France de solides assises. Elle les a d'autant plus que 60 ans d'existence lui donnent une longévité inconnue à tous les régimes politiques qui se succédèrent en France au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le seul mot qui rallie l'unanimité, c'est celui de « Nation française ». La Nation française est l'entité qui s'exprime par la communauté de langue, de développement historique, d'idéal commun de civilisation. Ce que cet idéal représente ? Il représente la permanence de toutes les traditions d'une part et de l'autre la somme des progrès sociaux et intellectuels, tout le travail accompli dans la douce France au cours des siècles, les biens moraux les plus sacrés et, depuis la grande Révolution, il faut y inclure l'idée de liberté.

Le français s'aime mieux comme nation que comme état. C'est dans la période de grand souffle libéral et romantique, entre 1830 et 48, qu'il se grisa de sa position de pionnier de la civilisation. Notez que dans sa bouche vous n'entendrez jamais l'expression : civilisation française ; il n'emploie le mot que seul, il dit, *civilisation*, tout court, et, de la sorte, ce mot prend immédiatement un sens extensif, une teinte d'universalité. A ses yeux la civilisation est une. La nature humaine étant partout identique, les hommes, à son avis, doivent tous travailler avec le même enthousiasme et la même volonté, à sa perfection. Toutes les couches de la nation sont aujourd'hui profondément pénétrées de cette idée qui s'est démocratisée, depuis l'époque de Guizot et de Michelet.

Ces théories l'école les propage par l'enseignement de l'histoire, du français et de sa littérature. On inculque à tous les élèves

la conviction que les savants et les artistes sont ceux qui, avant tout, contribuent à l'avancement de la civilisation et préparent des biens qui serviront à tous.

«France et Humanité ne sont pas deux mots qui s'opposent l'un à l'autre, ils sont conjoints et inséparables, notre patrie est la plus humaine des patries.» Ainsi s'exprime le grand historien Lavissee dans un livre d'enseignement, répandu à des milliers d'exemplaires. Non seulement l'école, mais la presse propage ces idées, et le français jeune et vieux, celui du nord et celui du sud, est fier de la situation de son pays parmi les autres; il est conscient du devoir qui lui incombe de la maintenir avec honneur.

Cette civilisation, à la fois protectrice de l'idéal et caution selon lui de la solidarité humaine, embrasse toute la vie et toute la pensée, depuis la bonne ordonnance d'un repas, la mode, l'ameublement, la politesse chez soi et en société, la tenue, que sais-je? Un littérateur de renom, Paul Reboux, ne tiendra pas pour indigne de lui, d'écrire un livre de cuisine; c'est que tout est soumis à cette ordonnance esthétique qui s'appelle les «manières». N'allez pas dire que les manières sont seulement une politesse extérieure. Erreur! Elles sont l'expression d'une culture morale séculaire, la fleur de l'humanité. «Qui n'est pas assez poli, n'est pas assez humain»; c'est le fin moraliste Joubert, l'ami et le conseiller de Chateaubriand qui vous le rappelle. L'homme civilisé doit viser à l'affinement de ses goûts, de ses connaissances, de ses mœurs, de ses idéaux. Toute trace de rudesse, de barbarie — ce mot revient souvent et même, un certain temps, il est revenu trop souvent — doit être élaguée.

Héritage des siècles passés, cette civilisation s'augmente donc à la façon d'un capital, mais, dit Charles Mauras, d'un capital qu'il faut «transmettre». L'objet de cette civilisation vise à plus de bonheur et la *Déclaration des Droits de l'Homme* le proclame dès 1789: «Le but de la société est le bonheur commun».

Sur les monuments de l'après-guerre, vous relevez souvent cette phrase, en France:

«A tous ceux qui sont morts pour la civilisation.»

Vous saisissez maintenant, je pense, le sens profond, l'enthousiasme de foi qu'elle implique.

C'est sur le passé que le français fonde l'avenir, et à sa lumière qu'il juge toute valeur nouvelle.

Combien l'on est conscient en France de la nécessité de transmettre, par les soins de l'école déjà, cette civilisation, somme



des efforts de plus de vingt siècles, s'est manifesté dans les luttes acharnées des trente dernières années pour la réforme de l'enseignement et de ses matières. Ces luttes ont été une démonstration de la volonté de ne pas consentir à lâcher une seule bribe du patrimoine intellectuel et artistique, même de la partie purement antique.

Vous comprenez maintenant, sans doute, les regrets de ceux qui se plaignent du recul des «humanités». En 1858, Sainte-Beuve, le grand critique, lançait cette mise en garde à ses compatriotes: «Descendants des romains, ou du moins, enfants d'adoption de la race latine, cette race initiée elle-même au culte du Beau par les Grecs, nous avons à embrasser et à comprendre, à ne jamais désertier l'héritage de ces maîtres et de ces pères illustres, héritage qui, depuis Homère jusqu'au dernier des classiques d'hier, forme le plus clair et le plus solide de notre fond intellectuel» (*Causeries du Lundi*, vol. XV). Pour le français, la civilisation n'est pas le progrès matériel — «L'humanité dépassera les premiers dirigeables, écrit Péguy, comme elle a dépassé les premières locomotives» — mais les seules «conquêtes de l'esprit». C'est là la manière essentiellement française de concevoir l'humanisme.

A notre époque de sport et de progrès technique, la plainte se fait plus pressante et, dans la *Revue des Deux Mondes* de décembre 1927, Paul Bourget, parlant du héros de son histoire «le tapin», disait: «C'était un Romain!» «Voilà les hommes que faisaient les humanités. Que vaudront ceux que l'on fait aujourd'hui avec des programmes soi-disant modernes et utilitaires, d'où elles sont absentes?»

Mais il n'y a pas que les gens de lettres pour déplorer ce recul des humanités et je me souviens, il y a quelques années, d'avoir lu par hasard un rapport d'un directeur général d'une des grandes forges de France. Ce directeur, parlant de l'instruction des jeunes ingénieurs, réclamait, non pas des connaissances plus spécialisées en technique, mais plus de latin, davantage de français et d'histoire. Nos ingénieurs, disait-il, ne savent plus penser clairement, ni s'exprimer correctement.

Cet amour des humanités explique pourquoi, en France, l'homme de lettres tient sa place, non seulement en littérature, mais pourquoi on lui confie assez souvent aussi les postes les plus élevés et les plus lourdes responsabilités. Si Monsieur Claudel, poète éminent, est aujourd'hui ambassadeur de France à Washington,

si Monsieur Hériot, professeur de littérature, fut ministre président, c'est que Chateaubriand qui fut ministre des affaires étrangères après avoir été ambassadeur à Rome, à Berlin et à Londres, Lamartine qui présida aux destinées de la France lors de la révolution de 48, Victor Hugo qui fut sénateur à vie après 70 et dont l'ambition, dès 1850, était de diriger pour le moins l'instruction publique, les avaient précédés dans cette voie glorieuse. Si Jaurès, philosophe, exerça sur les foules cette action irrésistible que vous savez, c'est que son éloquence tumultueuse et entraînant était toute nourrie des humanités et restait littéraire à un haut degré.

Les humanités sont les bonnes manières de l'esprit et vous n'ignorez pas le respect admiratif qui s'attache en France au nom de lettré. *Le lettré*, c'est celui qui connaît à fond les bons auteurs, même les anciens, et qui, sans pédantisme, cite à l'occasion ses classiques. Sa langue, enrichie par ses lectures, rend attrayante une conversation raffinée d'élégances. Il me souvient d'un jeune avocat qui, une fois que j'étais à Paris, me faisait visiter le Palais de Justice, vaste bâtiment, où il n'est pas toujours facile de se retrouver; ce vers du *Bajazet* de Racine lui vint aux lèvres, lorsqu'il m'expliquait le désordre apparent des vestibules :

«Nourri dans le sérail, j'en connais les détours!»

Cet avocat était un fin lettré!

Le directeur des forges que, je vous le rappelais tout à l'heure, mettait du poids à une expression claire de la pensée. S'exprimer clairement et avec précision! Plus que n'importe qui, le français est sensible à ce besoin. C'est une nécessité pour lui et comme la clarté est rarement un don naturel, il fait tout pour l'acquérir par l'étude des bons modèles. De là l'importance, à ses yeux, des humanités, c'est-à-dire des études philosophiques et littéraires. C'est pour cette raison que, malgré un courant de tendances plus utilitaires, les enfants de la Troisième République continuent à recevoir les bases de leur culture linguistique, artistique, psychologique, de l'étude des chefs d'œuvre du siècle de Louis XIV. Cette littérature classique est bien le domaine de tous, non seulement d'une élite; souvenez-vous pour en être convaincus, de la popularité de La Fontaine, ou de Molière, auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle.

Et qu'apprend le jeune français dans ces textes anciens? Il s'y imprègne de rationalisme; il apprend à accepter la royauté



de la raison, royauté proclamée par Descartes, en 1636, dans son fameux *Discours de la Méthode*. Aujourd'hui encore Monsieur Léon Braunschwig traduit un état d'esprit général lorsqu'il parle d'«une raison qui a résolu fermement de n'être que raisonnable». N'est-ce pas aussi très caractéristique que le peintre français qui, à travers toutes les évolutions de goût, reste profondément admiré, soit Poussin, peintre de Louis XIII, celui dont la mentalité est toute proche de Descartes?

Cette raison, si respectée et si estimée, que dit-elle à l'homme? Elle l'incite à s'étudier lui-même, d'où ce trait spécifique de l'esprit français d'aimer tout particulièrement l'analyse des passions; il est avant tout moraliste et psychologue. Ce trait est de toute importance si vous voulez voir clair dans la littérature française.

Que vous lisiez Montaigne, Corneille, Pascal ou Racine, Benjamin Constant, Stendahl, Balzac, Anatole France ou Proust, ou Gide, leurs œuvres à tous laissent apparaître ce trait commun. Il s'exprime pour chaque génération sans doute d'une manière différente, car si le fond reste le même, si, pour m'exprimer avec La Bruyère «Tout est dit» les formes, les mots changent et chaque époque ajoute de nouvelles finesses. Les recoins de l'âme humaine, les secrets du cœur, les ressorts qui font agir l'homme et, la passion entre toute la plus violente: l'amour, voilà ce qui attire non seulement les écrivains, mais tous les lecteurs.

Cette manie psychologique, pourrait-on dire, a une conséquence des plus étranges à première vue. Le thème de l'amour, de l'amour brutal ou idéalisé, demeure le thème préféré. Il ne saurait être question de l'amour calme et paisible de la vie de famille ordinaire; non cela intéresserait peu. Ce qui attire c'est le cas exceptionnel; il faut les incidents rares. N'oublions pas que le sujet de la fragilité de la femme est vieux comme Eve. Au moyen-âge la gaité gauloise y trouva matière à de gros rires, pas méchants du reste, aujourd'hui, on préfère y chercher une occasion de philosopher. Les étrangers, très enclins eux-mêmes à se délecter de ces sortes d'ouvrages piquants, n'ont cependant point hésité à se voiler la face après lecture, et à découvrir là une preuve certaine de la «légèreté française». Ce serait bien plutôt une preuve du contraire car la masse lit encore plus Henry Bordeaux et René Bazin que ceux-là. On demandait un jour à Maupassant pourquoi ses personnages féminins étaient

toujours «d'un certain genre»; s'il n'en peindrait pas de plus honnêtes, tout en leur laissant les grâces aimables. «L'honnête femme n'a pas d'histoire!» répondit-il. En effet, l'idéal français assigne à l'honnête femme le souci unique de se consacrer joyeusement aux tâches de la vie coutumière, de rendre son intérieur agréable à tous, au mari, aux enfants, aux parents qui sont appelés à y vivre. Cependant qu'il s'agisse pour les français, dans leurs romans, de l'étude de cas psychologiques, de cas de consciences, de complications sentimentales piquantes à étudier plutôt que d'une image de la vie habituelle, est si vrai que, vous rappelant et passant sur nombre d'œuvres de Balzac, *Madame Bovary* de Flaubert, sur la *Psychologie de l'amour moderne* de Bourget, la *Fille Sauvage* de Curel, je tiens en réserve pour vous convaincre une preuve toute contemporaine: les deux romans de Gide: *L'Ecole des Femmes* et *Robert* où l'auteur étudie le même cas psychologique, mais chaque fois sous une face différente.

Ainsi donc chez les écrivains modernes dignes de ce nom, il s'agit d'études psychologiques, comme celles où Racine, Molière, La Bruyère, Marivaux se complurent. Voilà qui explique encore pourquoi les classiques, dont les éditions se multiplient chaque année et sont lues par un grand nombre de Français, conservent à leurs yeux, non point une valeur de relique mais bien une valeur constante et actuelle. Ces classiques sont les interprètes de l'esprit humain et formulent avec art, une sagesse générale et utile, pleine de mesure et du sens des réalités.

Il ne suffit pas au Français de rencontrer le «bon sens» cher à son cœur, s'il ne le trouve exprimé avec goût, avec la perfection d'art qui distingue les chefs d'œuvre. Chef d'œuvre est bien le mot; il faut le comprendre dans son sens ancien: l'œuvre à laquelle on travaillait longtemps, l'œuvre dont la perfection reconnue vous méritait le titre de maître.

«Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

Polissez-le sans cesse et le repolissez»

conseillait Boileau. Et tous ses amis les classiques obéissaient à ce précepte, même Molière lorsqu'il en avait le temps, voyez *Tartuffe*, le *Misanthrope* et l'*Ecole des femmes*; même le fantasque La Fontaine qui ne se rebutait pas de limer ses fables, pas plus que Malesherbes, ses Odes. La poésie, en ce temps-là, était travail de patience, métier pour ainsi dire, bien plus qu'inspiration. Mais ne cherchons pas au XVII<sup>e</sup> siècle seulement; Ingre, le peintre, Flaubert, le romancier, et combien d'autres, plus près

de nous encore, un Anatole France, un Henri de Régnier, n'ont-ils pas tous eu besoin de cette discipline du long et dur métier?

Le goût est la qualité essentielle d'œuvres conçues dans cet état d'esprit. Le goût, c'est la subordination de tout à l'idée de juste mesure, des bonnes proportions de l'œuvre, que ce soit un roman, une pièce de théâtre, un sonnet, un poème, un tableau, un morceau de musique, un opéra, un ameublement, un dîner, tout ce que vous pouvez imaginer! Le goût est une qualité interne et essentielle; vous comprendrez mieux ceci si vous vous souvenez de l'expression que vous avez certainement entendue ou lue et qui contient en soi un blâme ironique dans la bouche des Français: «le goût allemand, c'est le goût du colossal», c'est-à-dire, justement de ce qui, pour le Français, est la marque certaine du plus absolu manque de goût.

Comme je vous le disais, le goût a pénétré la vie entière; le tact en est l'expression dans les relations sociales, le tact qui répugne aux éclats de voix, comme aux expressions violentes des sentiments, ce qui n'empêche nullement le Français d'exprimer exactement ce qu'il sent et pense, mais sa courtoise discrétion donne à sa conversation une grâce quasi aristocratique qui vous frappe même chez les gens très simples.

En morale, le goût a pour expression cette sagesse qui repose sur la connaissance du monde et l'expérience, cette prudence que les Français louent, non seulement chez les moralistes mais chez les hommes d'état.

Une autre qualité spécifique du Français est encore son ardent désir de tout comprendre, de tout expliquer, contrôler, son besoin de tout ramener à un système. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce passage de Bergson: «Le besoin de philosopher est universel . . . Il traduit probablement l'aspiration la plus généreuse de l'âme française qui va tout droit à ce qui est général et par là à ce qui est généreux. En ce sens l'esprit français ne fait qu'un avec l'esprit philosophique.» Avez-vous remarqué comment les mots: «universel, esprit philosophique» sont identifiés à «français»? Toute la vie est matière à généralisation. L'amour pour le fait — même désagréable — et cet esprit de systématisation, expliquent la complexité du caractère national.

Une affaire qui agita la France profondément, et y déchaîna une sorte de guerre civile, l'affaire Dreyfus, met tous ces traits en relief. L'origine et la répercussion de cette célèbre cause sont

si caractéristiques que, même dans cette brève introduction, je ne saurais la passer sous silence.

La haine qui sépara la France en deux camps a comme source l'amour passionné des français pour la logique. Ils s'affrontèrent sur une question de principe, bien plus que sur une question de faits. Pour les uns, les droits de l'individu doivent être sauvegardés quel que soit le dommage qu'en éprouve la société. Pour les autres, au contraire, les institutions établies sont si nécessaires au salut public que le dommage fortuit que peut subir un individu, tout regrettable que ce soit, n'est d'aucune importance à l'égard du bouleversement du système social qui résulterait d'un acquittement. Un conflit de ce genre, chez un peuple que son tempérament porte à lutter avec ardeur pour les idées générales et à porter ses principes aux conséquences ultimes, ne pouvait être que violent. Il le fut, les traces qu'il a laissées dans les esprits sont d'autant plus profondes que chacun des deux partis était convaincu, mais absolument convaincu de l'erreur de quiconque n'aboutissait pas aux mêmes conclusions que lui. Comme homme de parti, les Français ne se rendent pas assez compte toujours de leur étroitesse de vue et la confondent parfois avec la précision. Leur intolérance, en certains moments de crise, a été jusqu'à arrêter chez eux l'esprit de coopération. C'est que les questions de justice et de droit émeuvent profondément ce peuple. Toucher à «la chose jugée» met la nation en émoi. Souvenez-vous de l'agitation que souleva en janvier 1898 la fameuse lettre de Zola : *J'accuse*, à la reprise de l'affaire Dreyfus!

Et regardez! quelles sont les professions les plus considérées? Ne sont-ce pas l'avocat, le juge, le magistrat et, à la campagne, le notaire? Ce qui touche à la justice exerce un tel ascendant en France, que tous ceux qui ont quelque contact que ce soit avec elle, jouissent d'une considération que les autres ne peuvent qu'envier.

Dans la direction scientifique, le médecin serait celui qui l'emporterait en popularité. Les provinces radicales — ce que monsieur Seippel dénommait «la France rouge» — considèrent volontiers le médecin comme «le curé républicain».

En effet, où le citoyen de la Troisième République voit-il briller son époque de gloire si ce n'est dans la Révolution de 89, qui est bien certainement le fait historique le plus saillant avant la «Grande Guerre». Pour rien au monde, certes, le bourgeois français ne souhaiterait repasser par une période aussi

troublée — la baisse des rentes n'est point son fait — malgré tout, le radicalisme, fils du jacobinisme révolutionnaire domine les esprits en de vastes régions, surtout dans le midi.

Les disputes religieuses, ardentes de tous temps en France, mais qui furent aigües au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, accusèrent encore certains traits du radicalisme. A l'emprise de l'Eglise qui, en conséquence de sa vue pessimiste de l'homme, s'efforça de ployer celui-ci à sa discipline, ce qui n'empêchait nullement les hommes de souffrir tandis que l'Eglise elle-même croissait en puissance et en richesse, à cette emprise, dis-je, on résista de plus en plus. On désira remplacer la superstition — comme on disait — par le règne de la raison, on prétendit établir un nouvel état social qui supprimerait la souffrance et les inégalités, le nouveau parti fit table rase de tout ce qui l'avait précédé et porta «la Raison» sur les autels.

Je vous expose succinctement ici les deux thèses, celle de la tradition et celle du bouleversement. Utopiques l'une et l'autre, les deux doctrines, par systématisation, accusèrent toujours plus leurs différences et leurs adhérents se combattirent avec une ardeur sauvage. Toute tolérance, toute ombre de compromis aurait semblé aux uns et aux autres un crime spirituel. La France connut les frères ennemis. L'aboutissement de ces luttes fut l'abolition du Concordat et l'établissement de l'Etat sans religion. C'est par cet acte que le parti de la philosophie et de la philanthropie, rejetant résolument toute la tradition historique de la France de Jeanne d'Arc, s'efforça de clore une longue période de la vie du pays pour en inaugurer une autre, complète en soi et systématique. Avec quel enthousiasme sectaire le combat fut mené, le nom d'Emile Combes et même celui de Georges Clémenceau vous le rappelleront. N'est-ce point un trait de caractère éminemment français que, dans un pays de tradition catholique, — «les français, disait l'un d'eux, sont bons catholiques et mauvais chrétiens» — dans un pays où l'église catholique demeure malgré tout si puissante, la question d'un ambassadeur français auprès du Vatican ait pu, non seulement se poser, mais soulever des débats si passionnés, tandis que pour les états protestants, être représentés auprès du pape paraît une chose toute simple et naturelle?

Cet enthousiasme sectaire nous plonge dans l'étonnement surtout lorsque nous constatons que ce même peuple demeure, comme je vous le disais, dans le privé, le plus instinctivement



conservateur et prudent des peuples modernes. «La vérité, écrivait Emile Montégut en 1858 déjà, est que la France, pays de contradictions, est à la fois novatrice avec audace et conservatrice avec entêtement...»

La guerre a cependant modifié quelque chose à ce tableau. D'abord l'importance et le nombre se sont accrus de ceux qui désirent renouer le fil du passé et ravivent leur patriotisme, comme Barrès et Péguy, dans la terre et les morts. Il faut que «France se continue» n'est pas seulement une idée de Rivarol, mais un vœu de Péguy.

Les oppositions violentes de ce dernier demi-siècle ont eu pour résultat heureux d'empêcher la France traditionaliste de se cristalliser, car les luttes se poursuivirent, sans trêve ni merci, dans tous les domaines à la fois, littéraire, artistique, social, politique, philosophique. Tout penseur, tout artiste trouve toujours dans un milieu d'un intellectualisme aussi actif, un public plus ou moins étendu pour accueillir ses initiatives. En peinture, le radicalisme est apparu sous forme de cubisme et n'est-ce pas sous celle de surréalisme qu'il est salué en littérature? Il n'empêche que le poids de la tradition est tel que c'est toujours d'elle que tout procède, même par opposition, car, après tout, la contre-imitation n'est-elle pas aussi une sorte d'imitation? Et malgré tous les heurts révolutionnaires le fond du caractère français reste bien, comme le constatent Montégut, Péguy et tant d'autres: Prudence. Prudence dans les conditions du mariage, prudence dans le nombre des enfants, leur éducation, le choix de leur profession. Valéry reproche même à cette prudence d'être la cause de la dépopulation: «une somme d'époux prévoyants de l'avenir constitue un peuple insoucieux de l'avenir. Il faut, dit-il, perdre la tête ou perdre sa race.» Boutade et mot profond, tout à la fois! Mais il n'est pas dans le tempérament français de perdre la tête. Prudence, raison, ne diminuent-ils pas les risques de cette descendance, à qui doit passer le flambeau de la famille? et celle-ci ne peut-elle se résumer en ces trois actions: recueillir, posséder et léguer? Or la raison ordonne d'avancer lentement, avec précaution, elle ordonne l'obéissance aux aïeux pour tout ce qui est de la vie pratique (mot de Fustel de Coulange). Que cette sagesse agace certains jeunes, cela peut arriver. Vous venez d'entendre la remarque de Valéry. Un autre s'écrie: «L'esprit nouveau fleurira en France, comme ailleurs, mais quand?...» Un autre gémit sur «les morts qui ne cessent



d'être nos hypnotiseurs!» «Nous imitons encore plus facilement que nos ancêtres!» s'écrie-t-il.

Cette marche prudente contre laquelle les jeunes parfois murmurent, explique la lenteur d'évolution des masses. Les artistes sont les premiers à en souffrir. Combien voient leur étoile se lever à l'étranger longtemps avant qu'elle ne brille dans leur patrie! Baudelaire, le grand poète, vous dira combien de décades passèrent avant que sa gloire fût reconnue et proclamée par la grande critique. Oui, la France est le pays de la permanence, malgré toutes les révolutions on y tient surtout à «conserver». Ce mot n'est-il même pas le mot de prédilection de monsieur Poincaré. Fidèle à ce que l'on aime, on hésite à se contredire et avant de le faire on pèse longuement les raisons.

La politique générale marche au même rythme et la raison de bien des malentendus entre la France et ses voisins n'a pas d'autres causes, avec l'Allemagne surtout. Non seulement, il va de soi que les deux peuples n'envisagent pas toujours les questions sous le même angle, mais leur évolution ne se fait pas au même temps. Les Français se méfient des enthousiasmes subits et surtout des à coup des germains. Par exemple ils considèrent d'un œil ironique la révolution de 1918—19, en Allemagne. Est-ce ainsi que l'on fait une révolution? Eux qui en ont trois à leur actif savent bien que non.

Toutefois, malgré ces suspicions, reconnaissons que l'idée d'association des peuples commence à se répandre en France et que des milieux toujours plus étendus s'y intéressent. Depuis la guerre surtout, les oppositions internes commencent à perdre de leur virulence, l'on parle parfois d'une grande famille française. Un groupe d'idéalistes très avancés, va même plus loin et rêve d'une grande famille humaine. Si vous vous souvenez de ce que je vous disais de la famille française, de l'équilibre de droits et de devoirs que doivent y observer ses membres, ce rêve idéaliste n'est point trop contraire au bon sens. Espérons, pour le progrès de la civilisation, non pas française ou allemande, américaine, italienne ou autre, mais de la civilisation tout court, c'est à dire de la civilisation universelle, espérons, dis-je, que ces idéalistes convaincront les foules. Mais nous n'en sommes point encore tout à fait là.

Il arrive aux Français, en parlant de confédération des peuples, de faire allusion à notre pays. Ils oublient que dans la Confédération suisse, aucun des groupes ethniques ne vise à faire prévaloir

sa civilisation; ils oublient qu'il y a dans notre patrie un développement harmonique et que, pour que la comparaison soit juste, il convient que tous les peuples, les français y compris, — mais ils sont loin du reste, constatons-le, d'être les seuls pécheurs, — consentent à se soumettre au principe de coopération, que nous nous efforçons de pratiquer, et écartent d'eux toute pensée d'hégémonie culturelle ou autre.

Cette rapide esquisse ne vous offre hélas, Mesdames et Messieurs, qu'un aperçu, et bien incomplet de notre sujet. Cependant j'estimerai m'être approché du but si s'est éveillé en vous le désir d'approfondir les choses et de mettre par vous-même plus de relief au tableau.

Notre série de cours y va contribuer mais, je me permets en outre, de vous recommander en terminant quelques ouvrages récents que vous trouverez à notre bibliothèque centrale et qui vous y aideront; ce sont d'abord ceux de :

1. Robert Curtius: *Frankreich*.  
du même: *Französischer Geist im neuen Europa*.
2. de Friedrich Sieburg: *Gott in Frankreich*, volume d'une critique si compréhensive et enthousiaste; vous y joindrez la réponse que lui a faite monsieur Bernard Grasset dans la traduction française qu'il a publiée.
3. *Handbuch der Frankreichkunde*, par différents auteurs, deux volumes.  
et dans un tout autre genre:
4. de Julien Benda: *La trahison des clercs*,
5. et de Lucien Romier: les trois essais:  
*Explication de notre temps*;  
*Nation et civilisation*;  
*Idées très simples pour les Français*.
6. d'André Siegfried: *Tableau des partis en France*, Grasset, Paris 1930.

Ces lectures vous ouvriront des horizons nouveaux, soyez-en assurés, et elles feront lever en vous le désir d'aller voir de vos propres yeux, ce beau jardin de France que, quelque part, Péguy appelle le «Jardin de Dieu».

